

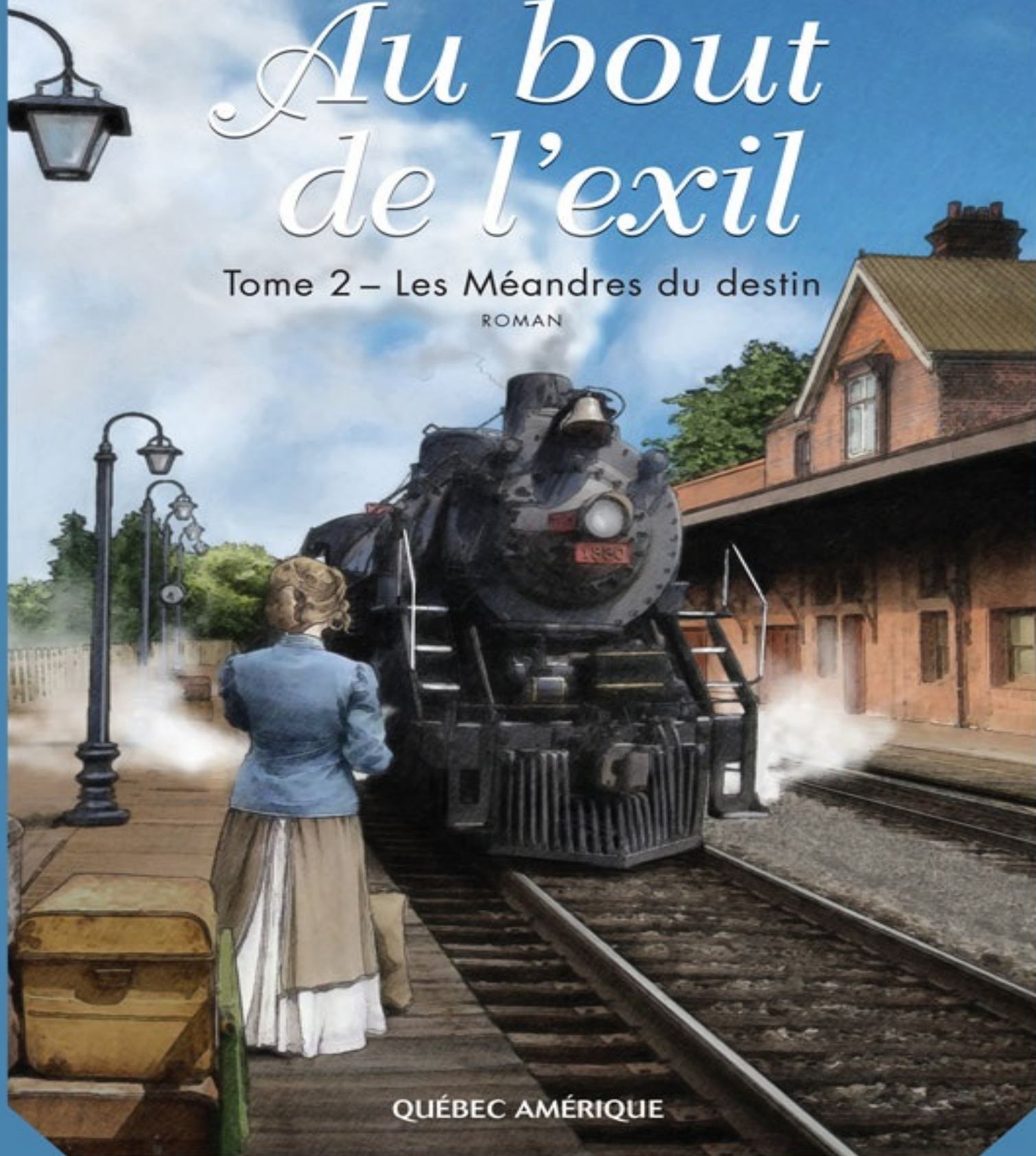
Micheline Duff

# *Au bout de l'exil*

Tome 2 – Les Méandres du destin

ROMAN

QUÉBEC AMÉRIQUE



---

# Tous Continents

Collection dirigée par  
Anne-Marie Villeneuve

---

# *Au bout de l'exil*

Tome 2— Les Méandres du destin

---

## De la même auteure

### **Romans**

*Au bout de l'exil, Tome 1 — La Grande Illusion*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2009.

*Mon cri pour toi*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2008.

*D'un silence à l'autre, Tome III — Les promesses de l'aube*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2007.

*D'un silence à l'autre, Tome II — La lumière des mots*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2007.

*D'un silence à l'autre, Tome I — Le temps des orages*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2006.

*Jardins interdits*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2005.

*Les lendemains de novembre*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2004.

*Plume et pinceaux*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2002.

*Clé de cœur*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2000.

### **Récit**

*Mon grand*, Chicoutimi, Éditions JCL, 2003.

Duff, Micheline

Au bout de l'exil : roman

(Tous continents)

Sommaire : t. 1. La grande illusion — t. 2. Les méandres du destin.

ISBN tome 1 : 978-2-7644-0689-2 (version imprimée) — 978-2-7644-0953-4 (PDF) — 978-2-7644-1041-7 (EPUB)

ISBN tome 2 : 978-2-7644-0732-5 (version imprimée) — 978-2-7644-0954-1 (PDF) — 978-2-7644-1042-4 (EPUB)

I. Titre. II. Titre : La grande illusion. III. Titre : Les méandres du destin. IV. Collection : Tous continents.

PS8557.U283A9 2009 C843'.6 C2009-940625-X

PS9557.U283A9 2009



Conseil des Arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts

**SODEC**  
Québec

---

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Les Éditions Québec Amérique bénéficient du programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada. Elles tiennent également à remercier la SODEC pour son appui financier.

Québec Amérique

329, rue de la Commune Ouest, 3<sup>e</sup> étage

Montréal (Québec) Canada H2Y 2E1

Téléphone : 514 499-3000, télécopieur : 514 499-3010

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2010

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Projet dirigé par Anne-Marie Villeneuve

Révision linguistique : Diane-Monique Daviau et Luc Baranger

Conception graphique : Nathalie Caron

Montage : Andréa Joseph [pagexpress@videotron.ca](mailto:pagexpress@videotron.ca)

Conversion au format ePub : [Studio C1C4](http://Studio C1C4)

Pour toute question technique au sujet de ce ePub : [service@studioc1c4.com](mailto:service@studioc1c4.com)

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

©2010 Éditions Québec Amérique inc.

[www.quebec-amerique.com](http://www.quebec-amerique.com)

Micheline Duff

---

*Au bout  
de l'exil*

Tome 2— Les Méandres du destin

ROMAN

Québec Amérique

---

*« Confondant dans un même sentiment  
de loyauté sincère notre amour pour la patrie  
de Washington et pour celle de Champlain  
nous sommes ici pour rendre hommage à l'un  
des grandes figures du Nouveau Monde  
Samuel de Champlain. »*

Discours prononcé par Hugo Adélarde Dubuque  
lors de l'inauguration de la statue de Champlain  
à Champlain, dans l'État de New York, lors des fêtes  
du 300<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de Québec

---

*À Nicole et à Michèle  
pour leur amitié et leur aide précieuse  
et à nos grands-mères, arrière-grands-mères  
aïeules qui, par leur dévouement, ont façonné  
dans le confinement de leur foyer la race belle  
et fière que nous sommes devenus*



---

## Résumé du Tome 1 — *La Grande Illusion*

**E**n septembre 1880, après avoir quitté le Saguenay avec ses trois filles, Marguerite, 13 ans, Anne, 11 ans et Camille, 6 ans, et mis le feu à sa maison où gisait la dépouille de sa femme, Joseph Laurin atteint enfin la frontière américaine au bout d'un voyage aux nombreuses péripéties.

Un accident l'arrête à Colebrook, au New Hampshire, où Camille, gravement blessée, sera prise en charge par le docteur Lewis et sa femme Angelina. Le reste de la famille séjournera plusieurs mois à la ferme de la belle veuve Jesse Peel. À la suite d'une grave altercation avec le fils, John Peel, et un avortement provoqué par l'Américaine enceinte de Joseph, ce dernier décidera de se rendre avec ses deux aînées à son but ultime, Lowell, au nord de Boston.

Chez la tante Léontine, Anne subira les assauts sexuels de son cousin Armand. Finalement abandonnées par leur étrange père retourné à Colebrook pour s'acheter un terrain, les deux sœurs connaîtront la dureté du travail dans les usines de textile de Lowell. Elles réussiront tout de même à tailler une place au soleil avec l'aide des prêtres de la paroisse et de leurs amis Rose-Marie et Paul Boismenu. Anne deviendra vendeuse de souliers, Marguerite, institutrice, pendant que leur jeune sœur restera à Colebrook sous la tutelle du couple Lewis.

Le roman se termine sur une lueur d'espoir, Marguerite reconduisant son amoureux Simon en partance pour le Canada avec une promesse de retour et de mariage dans les plus brefs délais.

---

# 1

Lowell, 18 décembre 1883

Ma chère Camille,

Voilà un an, déjà, qu'on ne s'est pas vues... Je peux facilement imaginer la frénésie qui règne dans la maison des Lewis à ce temps-ci de l'année : arbre de Noël, feuilles de gui et plum-pudding, babioles, invitations à un festin. Je suppose que papa fait partie de la liste de vos invités. Transmets-lui mes salutations accompagnées d'un gros baiser sur la joue.

Noël est aussi dans l'air à Lowell. Anne est en train de décorer la vitrine de La Par-botte avec de jolies guirlandes. Elle adore toujours son travail, et comme le commerce prend de l'ampleur, Paul lui donne de plus en plus de responsabilités pour la gestion.

Pour ma part, imagine-toi que je vais faire partie du personnel enseignant de la nouvelle école paroissiale Saint-Joseph ouverte officiellement ce mois-ci. On a organisé une cérémonie grandiose pour l'inauguration. Le croirais-tu ? Quatre cents garçons et trois cent quatre-vingt-douze filles se sont inscrits et vont enfin étudier en français ! Qui aurait cru que la «petite école», cet édifice de briques de la rue Moody, déborderait à ce point d'enfants dès le départ ? Je te dis que le père Garin paraissait fier de ce grand succès !

Du côté sentimental, Simon continue toujours de m'envoyer des lettres d'amour même s'il n'est pas encore revenu me chercher tel que promis. Depuis l'arrivée de sa famille à Batiscan, le malheur est entré dans leur maison. Tu savais que son père était tombé gravement malade, eh bien ! il vient de rendre l'âme. Pauvre Simon, toute la responsabilité de la famille retombe sur ses épaules d'aîné. Il aimerait bien que j'aie le rejoindre là-bas, mais j'hésite, pour le moment, à faire le grand saut dans ce qui me semble être une galère, je t'avoue. J'ai beau l'aimer beaucoup...

Mon filleul Patrick va bien et il aura un frère ou une sœur au printemps prochain. Rose-Marie nous a appris la bonne nouvelle récemment. Malheureusement, nos amis se trouvent maintenant à l'étroit dans leur logement situé au-dessus du magasin, et ils ont décidé de déménager dans un endroit plus spacieux. Ils vont nous manquer. Anne et moi pourrons conserver notre petit coin bien à nous, à moins que tu ne décides, ma chère Camille, de venir vivre avec nous, ici, à Lowell. Nous disposons maintenant d'assez d'argent pour nous loger

*convenablement dans plus grand. Ne crois-tu pas que le temps serait venu de renouer nos liens d'autrefois ? Tu pourrais t'inscrire à l'école paroissiale francophone. Penses-y bien et fais-moi signe.*

*Comment va papa ? Il ne me donne pas souvent de ses nouvelles. Continue-t-il toujours à vivre dans sa cabane de bois rond tout en poursuivant son travail à l'écurie de l'hôtel ? Je ne m'explique pas pourquoi cette fameuse maison si longtemps promise n'a pas encore remplacé sa minuscule baraque. De voir notre famille ainsi séparée depuis la perte de maman me chagrine beaucoup. Plus j'y pense, plus j'insiste pour que tu viennes t'installer avec Anne et moi. Nous avons tant de temps perdu à rattraper !*

*Je t'embrasse, ma chère sœur, et te souhaite un joyeux Noël. Salue bien Angelina et le docteur pour moi. Et si tu vois papa, le matin du premier jour de l'An, n'oublie pas, si le cœur t'en dit, de lui demander sa bénédiction. Trois fois plutôt qu'une...*

*Ta grande sœur qui t'aime,  
Marguerite*

---

À travers la fumée montant du brasier, Joseph, bonnet de poils sur la tête et bouteille de robine à la main, distinguait à peine sa cabane au milieu de la forêt. Cet abri ne ressemblait guère à la maison de ses rêves mais il l'avait construit en attendant de bâtir l'autre, la belle, la grande demeure celle où il réunirait enfin sa famille. Dès que les rayons de soleil de ce printemps de 1884 achèveraient de faire fondre les dernières congères, il s'attellerait à la tâche. Tranquillement, l'avenir se dessinait à l'horizon.

Ne lui resterait qu'à convaincre ses deux grandes de déménager à Colebrook. Quand elles verraient l'immense cuisine éclairée par une large baie, le salon joliment meublé, leurs vastes chambres à l'étage et, surtout, la grande galerie où il suspendrait une balançoire, elles ne pourraient résister. Après tout, vivre et travailler à Lowell ou à Colebrook, quelle différence ?

Ce nid concrétiserait enfin sa décision de s'installer définitivement aux États-Unis, maître de son chez-soi et de sa destinée. Loin des souvenirs de sa jeunesse, loin des chantiers du Saguenay, loin des temps durs à gagner sa pitance et celle de sa famille, loin, surtout, du spectre de Rébecca et de la maison paternelle vétuste de Grande-Baie. Ici, au bout de l'exil, il pouvait recommencer sa vie à neuf. À quarante-trois ans, tout était permis. Les lendemains lui appartenaient.

Chaque jour, en fin d'après-midi, il s'acheminait sur l'un des traîneaux de l'hôtel Hinman tiré par Titan jusqu'à son lopin de terre, dans le rang de Dixville. Son oasis. Sa garantie de bonheur. Il retrouvait sa hache et ses cisailles et, sans hésiter, sans se donner le temps de se reposer, il retroussait ses manches.

La brunante le trouvait affamé et en sueur. Il déballait alors les provisions apportées de l'hôtel pour les dévorer comme un fauve en les accompagnant de nombreuses rasades d'alcool. Puis il s'affalait, épuisé, devant le feu de bois qu'il ne manquait pas d'allumer systématiquement un peu plus loin, devant sa cabane. Les yeux rougis et le regard fixe, il finissait par s'endormir, appuyé contre un arbre, en rêvant à sa future vie.

L'homme trimait dur. L'un après l'autre, il se mesurait aux arbres qui déployaient leur ramure au-dessus de cette terre de roche à flanc de colline, située entre la route et un ruisseau dévalant joyeusement la pente. Avec une patience d'ange, il abattait, sciait, équarrissait, sablait puis transformait les cèdres en bardeaux et les grands pins en poutres et en planches. Après avoir déboisé et épierré une partie du terrain, Joseph se rendit compte qu'il ne pourrait installer une demeure sans

avoir à pelleter des tonnes de terre afin de niveler le sol. Mais peu importe, il y arriverait. Rien ne pouvait l'arrêter. Ni les protestations de ses filles, ni les moqueries des gens de Colebrook dont certains avaient l'audace de le montrer du doigt et de le traiter d'illuminé. S'imaginer construire sans aide une maison sur un site aussi inapproprié relevait de la pure utopie, tout le monde le savait.

Joseph, lui, s'en fichait. Il accomplissait bien son travail de palefrenier, se mêlait de ses affaires et ne dérangeait personne. Bien sûr, les méchantes langues ne manquaient pas de murmurer derrière les portes. On le blâmait d'abandonner sa benjamine aux soins du docteur Lewis et de sa femme au lieu de s'en occuper lui-même. La fillette paraissait pourtant guérie. Mais l'enfant, élevée dans l'abondance et la stabilité, ne s'en plaignait pas. Ceux qui connaissaient l'existence des deux autres filles laissées seules à Lowell ne se gênaient pas pour jeter la pierre à ce mystérieux immigrant. Quoi ? Ce veuf a d'autres enfants ? Quoi ? Il les a oubliées là-bas depuis des années ? Quel père sans-cœur et irresponsable ! On devrait porter plainte !

Mais Joseph ne bronchait pas et poursuivait ses activités sans faire de bruit. Bien sûr, son patron pouvait lui reprocher d'y aller un peu fort sur l'eau-de-vie, mais, même en titubant, Joseph s'acquittait de sa tâche de valet d'écurie de façon acceptable. À vrai dire, il tenait à ce travail comme à la prunelle de ses yeux. Bien payé, logé dans l'étable quand il ne se rendait pas à sa cabane, et nourri par le cuisinier de l'hôtel, il arrivait à mettre de côté la majeure partie de son salaire dans le but d'acheter les matériaux pour sa maison.

Il n'avait pas encore réussi, cependant, à vendre l'idée à Anne et à Marguerite. Pour l'instant, il se contentait de rares rencontres, soit à Lowell, soit à Colebrook. Rencontres plutôt froides et de plus en plus impersonnelles. De toute évidence, la politesse et les convenances prenaient le pas sur les confidences et les échanges familiaux chaleureux. Les deux grandes semblaient bien se débrouiller à Lowell et cela suffisait au père qui ignorait maintenant les détails de leur vie. L'une enseignait et l'autre vendait des souliers. Elles survivaient, elles possédaient un toit, avaient de quoi manger, qu'est-ce qu'il leur fallait demander d'autre ? Elles avaient l'essentiel. Le reste ne lui importait guère. Après tout, Marguerite allait sur ses dix-huit ans et sa sœur fêterait dans quelques mois ses *sweet sixteen*, comme disaient les Américains.

Quant à Camille, il la rencontrait plus souvent, lorsqu'il était convié de temps à autre pour un repas chez les Lewis. Malgré sa légère claudication, sa princesse devenait une fort jolie fille, mais d'une beauté différente de celle de ses sœurs plutôt blondes. Elle arborait une opulente chevelure brune et un teint assez foncé qui, en été, prenait les chauds reflets de l'ambre. Ses yeux trahissaient cependant une certaine tristesse, comme une nostalgie indéfinissable. « Il manque un brin de folie, une touche d'exubérance à ma princesse. La vie l'aura marquée trop jeune... » se disait le père au retour de ces rencontres, en référence à l'accident qui avait failli lui coûter la vie quelques années auparavant.

En effet, malgré les efforts du docteur et de sa femme pour l'entourer d'affection, Camille restait solitaire et renfermée. Élève modèle, elle faisait la fierté d'Angelina et obtenait facilement l'

meilleures notes à l'école du village. Mais la passion n'y était pas. Elle achèverait cette année son cours primaire, et la femme du docteur parlait de l'envoyer au couvent, même si l'enfant n'en manifestait aucune lueur d'enthousiasme. De ses grandes sœurs, il était rarement question. En général, on s'échangeait des missives plutôt anodines et sans véritable intérêt, sauf aux grandes occasions. Dans sa lettre de Noël, Marguerite lui avait bien offert de venir les rejoindre à Lowell mais la fillette ne se trouvait pas en mesure de prendre une telle décision. C'est tout juste si elle avait osé en parler à son père et à ses parents adoptifs, mais si vaguement, que personne n'avait porté attention à sa timide demande. Petit à petit, les liens s'affaiblissaient chez les Laurin, non seulement entre les filles et leur père, mais également entre les deux aînées et leur cadette. L'espace et le temps accomplissaient leurs ravages.

Les yeux rivés sur le feu de souches, Joseph s'essuya la bouche du revers de la main après avoir avalé goulûment jusqu'aux dernières gouttes de sa bouteille. La nuit était passablement avancée, mieux valait rentrer dormir pour oublier tout ça. Le feu s'éteindrait bien tout seul.

Au moment où il se relevait péniblement pour réintégrer sa cabane, il aperçut une ombre faufiler derrière les buissons. Une ombre blanche, fluide, transparente. Une ombre inquiétante. Peut-être s'agissait-il d'amas de neige soudainement soufflés par une rafale ? Et ces grincements provenaient-ils du sifflement du vent dans la cime des arbres ou bien d'un mystérieux archet qui s'acharnait sur la même corde d'un violon ?

Joseph trébucha et s'aperçut qu'il claquait des dents. Il savait, lui, d'où provenaient cette ombre et ce chant qui le poursuivaient sans cesse. Il le connaissait, ce fantôme sans visage qui le tourmentait toute heure de la nuit et courait à sa suite sur les grands chemins quand il fouettait son cheval Titan d'un tour de bras pour se rendre au plus vite chez lui, dans sa cabane. Mais l'ombre blanche le talonnait et hurlait jusqu'à ce qu'il allume un feu. Seul le feu arrivait à dissoudre l'ombre maléfique, à la couler dans les flammes. Le feu, ça réduisait en cendres les âmes des damnés. Ça purifiait, le feu...

Un claquement retentit dans la nuit. Joseph Laurin, le corps recouvert de sueur, venait de refermer d'un coup de pied la porte de sa cabane, l'unique lieu où l'ombre n'arrivait pas à pénétrer. Le seul refuge où, tapi contre le mur, il l'entendait se lamenter et secouer haineusement sa porte, les nuits d'hiver bourrasque. Là seulement, dans son cher abri, futur nid de sa famille, il pouvait reprendre son souffle et retrouver ses esprits.

— Va-t'en, Rébecca. J'suis plus capable. J'ai assez payé, maintenant. Va-t'en, maudite folle... Et que le diable t'attache à ses crochets de fer pour l'éternité pour que tu me fiches la paix. La paix, m'entends ? LA PAIX !

L'après-midi s'achevait, en ce chaud début de mars, quand le père Garin et ses deux acolytes levèrent leur goupillon en cadence et aspergèrent d'eau bénite la récente construction d'un édifice dénommé Félix Albert dans le nouveau quadrilatère du Petit Canada, entre les rues Ward et Perkins.

— *In nomine Patris, et Felii, et Spiritus. Sancti.*

Le curé n'attendit pas que cessent les applaudissements de la foule pour imposer le silence en levant les bras d'un geste autoritaire.

— Mes bien chers frères, en ce jour où le Canada fait un autre pas vers l'avenir, unissons-nous afin de défendre nos valeurs fondamentales, notre langue qui est la plus belle du monde, nos chères traditions et notre religion détentrice de la vérité. Accueillons à cœur ouvert les nombreuses familles qui ne manqueront pas de venir du Québec pour habiter ces logements et agrandir notre beau pays jusqu'ici, dans l'est des États-Unis. Soyons forts, montrons-nous généreux et accueillants afin de demeurer le peuple béni de Dieu que nous sommes déjà. C'est la grâce que je vous souhaite à tous. Amen.

Les trois oblats, vêtus de leur surplis de dentelle et la poitrine recouverte d'un étole de soie brodée, descendirent de l'estrade et tentèrent de se frayer un chemin à travers la foule. Du coin de la rue Perkins où elle se trouvait, Marguerite, accompagnée de sa sœur Anne, de Rose-Marie et de son époux Paul Boismenu poussant leur petit Patrick endormi dans son landau, ne put apercevoir que de loin la silhouette élancée d'Antoine Lacroix, le deuxième vicaire de la paroisse. Elle soupira.

Depuis qu'elle connaissait ce prêtre, elle préférait garder ses distances, même pour l'administration des sacrements. Jamais elle n'aurait osé se confesser à lui. Quand, au cours de la messe du dimanche, deux officiants se partageaient la sainte table pour distribuer la communion aux fidèles, elle évitait de s'agenouiller devant le père Lacroix, dût-elle traverser la nef au complet. Elle ne pouvait s'expliquer pourquoi son regard bleu la chavirait tant. Elle aimait toujours Simon Lacasse pourtant, et elle attendait son retour avec impatience. Hélas, les courtes semaines d'attente promises s'étaient étirées en mois. Plus d'un an et demi, maintenant. Et elle ne voyait pas le jour où, devenu soutien de famille malgré lui, il trouverait le moyen de lui offrir un véritable foyer bien à eux, ici ou là-bas.

Parfois, il lui prenait des envies de s'enfuir au Canada avec ses sœurs, chez lui, dans sa ferme, à l'insu de Joseph. Avec Anne à tout le moins. Mais cela n'aurait fait qu'augmenter la charge déjà trop

lourde sur les épaules du pauvre Simon. Et Anne, enfin en train de s'adapter à sa nouvelle patrie, aurait sans doute refusé un autre changement.

Alors, en bonne optimiste, Marguerite se disait que le temps finirait par arranger les choses. Déjà depuis leur arrivée aux États-Unis, leurs conditions de vie s'étaient passablement améliorées. Pour le moment, elle se sentait bien à Lowell, heureuse de concrétiser enfin son rêve d'enseigner aux enfants dans la nouvelle école administrée par les sœurs Grises de la Croix. Et cela lui suffisait.

— Tiens ! Si c'est pas l'ancienne secrétaire de la paroisse ! Comment allez-vous, ma chère Marguerite ?

La jeune fille sursauta. Perdue dans ses pensées, elle n'avait pas vu les prêtres se diriger dans cette direction. Antoine Lacroix s'était arrêté pile devant elle. Encore une fois, elle se sentit intimidée par l'intensité du regard éclairé par un sourire cordial.

— Je... je vais bien, merci !

— Et votre père ? Comment se porte-t-il ? Toujours à Colebrook ?

— Tout semble bien aller pour lui. Du moins, je le suppose. J'en sais peu de chose, à vrai dire.

Anne s'approcha et salua le prêtre d'un signe de tête poli.

— Bonjour, Anne. Comme tu as changé ! Je vois que tu es en train de devenir aussi charmante que ta sœur. Ça va faire des ravages dans les cœurs avant longtemps, des belles filles comme vous ! Je vais sûrement avoir des mariages à célébrer bientôt, moi ! Et votre fiancé, Marguerite, va-t-il se pointer enfin ? Comment ça se passe à Batiscan ? Si j'étais à sa place, j'aurais peur de me faire voler la blonde...

— Ah ! Simon va revenir un de ces jours, je ne m'inquiète pas trop pour ça. Pour l'instant, il doit s'occuper de ses frères et sœurs orphelins de père.

Marguerite se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux. De quoi se mêlait-il, celui-là ? Du coin de l'œil, elle appela secrètement Rose-Marie à la rescousse. L'amie saisit-elle le message ? Elle intervint aussitôt dans la conversation.

— Bonjour, père Lacroix. Quelle bonne mine vous affichez ! Je me réjouis de constater que votre santé se porte bien.

— Oui, oui, la tuberculose reste et restera une histoire du passé pour moi. Et tout va sur de bonnes roulettes à part ça. La nouvelle école Saint-Joseph fonctionne à merveille et nous, les prêtres catholiques, allons bientôt déménager plus près de nos paroissiens. Un projet de construction d'une église est même dans l'air. Avec le père Garin, vous savez, le progrès ne s'arrêtera jamais. Quant aux nouveaux arrivants, ils traversent la frontière à pleins wagons. Comment ne pas s'en réjouir ? Le travail ne manque pas et Dieu est avec nous. Dites donc, mesdames, faute de célébrer le mariage de notre Margot, je vois qu'une cérémonie de baptême se profile à l'horizon ?

Rose-Marie porta fièrement les mains à son ventre.

— Eh oui, mon père ! Notre petite famille s'agrandira bientôt, et nous en sommes très contents.



Paul Boismenu, témoin de la conversation, se mêla au groupe, heureux d'afficher le résultat de ses performances d'époux. Le prêtre lui serra aimablement la main et, juste au moment de partir, il se tourna vers Marguerite et lança à brûle-pourpoint :

— Je vous reverrai sûrement à l'école, chère demoiselle. À partir de lundi prochain, m'occuperai de l'enseignement du catéchisme aux enfants à la place du père Lagier fatigué et débordé par sa tâche. Le cher homme avance en âge et je dois prendre la relève. On aura sûrement l'occasion de se croiser dans les corridors. À bientôt, donc !

Marguerite resta bouche bée. Le père Lacroix à son école ! Elle fut reconnaissante à Paul de lui changer les idées en menant le petit groupe dans Market Street. Il voulait leur montrer un nouvel établissement commercial à louer. Ses affaires avaient largement prospéré grâce à son magasin de chaussures La Par-botte, et il avait l'intention d'investir ses profits dans un nouveau commerce.

— Je pourrais ouvrir un saloon à cet endroit. Les hommes du Petit Canada pourraient venir y jaser le soir après le travail ou pendant que leurs femmes font des emplettes dans les boutiques d'alentours.

Rose-Marie n'hésita pas à intervenir.

— Ne crois-tu pas, Paul, que cela encouragerait l'alcoolisme ? Des mouvements de tempérance émergent un peu partout, paraît-il. On parle même de prohibition.

Anne osa venir à la rescousse de son amie.

— Ouvrir un saloon s'avère une aventure risquée, il me semble. Et ne faut-il pas obtenir une licence chaque année ?

Marguerite tiqua en entendant cette réplique. À son âge, que connaissait sa sœur en affaires ? Et quel droit se permettait-elle de tenter d'influencer son employeur en évoquant des risques ? D'un autre côté, chaque soir, elle voyait Anne se plonger dans *L'Abeille* fondé par Henri Guillet, cet avocat qui avait participé à l'établissement de l'école Saint-Joseph. Elle le dévorait le journal d'un bout à l'autre, s'attardant autant à la rubrique des finances qu'à celles des sports, de la politique ou des mondantités. Aux yeux de Marguerite, Anne demeurait encore la petite sœur pleurnicharde réclamant sa mère, qu'elle avait dû jadis consoler mille fois. Avait-elle donc évolué à ce point sans que son aînée eût prenne conscience ? L'entendre parler ainsi de commerce en adulte sensée et réfléchie sidéra Marguerite. À force de se concentrer sur sa propre existence et sur son enseignement du français et des mathématiques à l'école paroissiale, aurait-elle négligé de s'ouvrir elle-même au monde qui l'entourait ? Elle ne reconnaissait plus sa sœur !

Pourtant, ses succès comme vendeuse de chaussures autant que la confiance de son patron avaient permis à Anne d'acquérir rapidement de la maturité. Elle aimait le public et il le lui rendait bien. C'était venu à La Par-botte non seulement pour se procurer des souliers, mais aussi pour faire un brin de causette avec la jolie vendeuse. Intelligente, Anne Laurin savait écouter et absorber les idées, se former une opinion sur l'actualité et les faits divers de la communauté francophone. Il arrivait même

que certains jeunes hommes, revenus, qui de Québec, qui de Nicolet ou de Saint-Hyacinthe avec un diplôme en poche, et qu'on qualifiait d'élite dans les salons, cherchent prétexte pour s'arrêter quelques minutes en passant devant la boutique.

Paul s'empressa de réfuter avec condescendance les arguments de sa femme et de son employée.

— Mieux vaut, je crois, contrôler et réglementer le commerce de l'alcool que de subir les effets de la vente illégale. Moi, j'ai bien envie de relever le défi. Je vois déjà l'enseigne sur la porte de *Smallwood's Saloon*.

— *Smallwood's Saloon*? Comment ça, *Smallwood*?

— Mais « *Smallwood* », c'est mon nom, voyons ! « *Boismenu* » ne signifie-t-il pas « *Petit Bois* » ? Traduit en anglais, il devient « *Smallwood* ». Aussi simple que ça ! Vous n'aviez pas deviné ? Il faut bien s'adapter, non ? Après tout, on est aux États-Unis, ici ! Un nom dans leur langue attire davantage les Américains. Je les entends d'ici prononcer « *Bowaménou* ». Ah ! ah ! Non, franchement *Smallwood* fera mieux l'affaire.

— En tout cas, se permit d'ajouter Anne, ne comptez pas sur moi, cette fois, pour aller servir de l'alcool dans votre saloon, mon cher Paul. Vendre des souliers et des bottes me suffit amplement. D'ailleurs, je voulais justement vous en parler : nous devrions lancer un nouveau genre de chaussure. Un *peddler* est venu me rencontrer, la semaine dernière, et il m'a présenté des escarpins en cuir arc-bouté et souple. Ce nouveau type de souliers de toilette *chic and swell* a de l'avenir. Les nouvelles riches vont se les arracher, j'en suis convaincue. Ça vaudrait la peine d'essayer.

Marguerite se tourna vers Anne. Décidément, sa sœur lui semblait tout à coup méconnaissable. Plus grande que son aînée, des reflets roux dans la chevelure et le visage légèrement tavelé de taches de son, elle faisait tourner les têtes sur son passage sans même s'en rendre compte. Les garçons ne semblaient pas l'intéresser outre mesure, et elle repoussait systématiquement les soupirants qui osaient tenter leur chance auprès d'elle. Son travail au magasin semblait lui suffire et elle préférait rester indépendante et solitaire. Durant ses heures libres, elle se réfugiait dans l'appartement qu'elle occupait toujours avec sa sœur à l'étage au-dessus de la boutique. Plutôt renfermée, voire silencieuse en présence de Marguerite, elle écoulait ses soirées et ses dimanches à lire et même à dessiner, repliée sur elle-même, refusant toute invitation à sortir en compagnie d'amis. Aucun garçon n'avait encore réussi à l'extirper de ce cocon douillet. Assister à un concert ou à un spectacle de cirque, ou jouer au whist à la salle communautaire ne l'intéressait pas davantage.

Cette attitude intriguait Marguerite. Non seulement elle sentait une barrière s'ériger entre elle et sa sœur, mais elle n'aimait pas voir sa sœur se priver des distractions et des petits plaisirs légitimes propres à sa jeunesse. La semaine précédente, n'y tenant plus, elle lui avait posé carrément la question :

— Pourquoi, Anne, refuses-tu toujours de sortir ? On dirait que tu n'es pas la même personne au magasin que dans la vraie vie.

Anne avait bondi sur ses pieds et s'était approchée de la fenêtre sans répondre. Mais l'aînée avait

insisté.

— Il existe bien autre chose, pourtant, que les chaussures et les journaux. Tu ne penses pas à ta sœur ?

— Ça ne te regarde pas.

— Tu n'as pas envie de voir du monde et de rencontrer de nouveaux amis ?

— Je n'ai pas besoin de sortir. Du monde, j'en vois toute la journée.

— Et le beau Jean qui te tourne autour ? Quel parti intéressant ! Célibataire, libre, profession libérale et... aimable en plus !

— Fiche-moi la paix ! C'est pas de tes affaires !

Marguerite n'avait pas oublié les agressions sexuelles répétées de leur cousin sur sa sœur au moment où ils habitaient chez leur tante Léontine.

— On dirait que tu crains les hommes, Anne. Est-ce que je me trompe ?

À ces paroles, Anne s'était effondrée sur le canapé en se tordant les mains. Sa sœur avait vu juste.

— Oui, j'ai peur des hommes. De tous les hommes ! Chaque fois que l'un d'eux s'approche de moi, j'ai envie de me sauver en courant. Je ne suis pas capable, je ne suis pas capable... Je songe toujours à Armand qui... qui me...

— Ma pauvre, pauvre toi ! Tous les hommes ne sont pas comme notre cousin, voyons ! Il existe des Simon, des Paul, des... Antoine Lacroix !

Marguerite s'était mordu les lèvres. Pourquoi avoir prononcé ce dernier nom ? Quel rapport existait-il entre les cavaliers potentiels de sa sœur et un prêtre consacré exclusivement à Dieu ? Sans doute qu'à ses yeux, le prêtre représentait le symbole parfait de l'intégrité, de la pureté absolue.

— Justement, Paul...

— Paul ? Ne me dis pas que Paul Boismenu...

— Non, non, ne va rien t'imaginer. C'est juste qu'il a essayé de m'embrasser sur la bouche l'autre jour, derrière le comptoir du magasin. Il y a de ça quelques semaines. C'était en fin d'après-midi et il avait bu. Je l'ai repoussé, tu penses bien ! Il n'a plus recommencé. Il s'est même excusé en pleurant d'avoir momentanément perdu la tête.

Paul Boismenu ! Marguerite avait serré les poings. Ah ! l'écœurant, le couraillieux, le débauché ! Un père de famille... Et l'époux de Rose-Marie, leur meilleure amie, par dessus le marché ! La pauvre, elle savait ça... Maudits hommes ! Elle-même, Marguerite, faisait peu confiance à la gent masculine. Si elle n'avait pas su se défendre autrefois, elle aussi aurait subi les assauts dégueulasses du cousin Armand. Ainsi, Paul... Elle s'était sentie prête à retirer sa sœur du magasin et à déménager ailleurs avec elle. À Colebrook, tiens !

Mais, une fois calmée, elle avait pris le parti de se taire. Après tout, cela s'était produit une seule fois et sous l'effet de la boisson, mieux valait laisser tomber.

Le jour de la bénédiction des nouveaux logements du Petit Canada, Marguerite avait insisté pour qu'Anne sorte de sa tanière et se joigne au groupe. Quand, ce soir-là, Rose-Marie invita gentiment les deux sœurs à souper dans leur nouveau logement, elles refusèrent poliment. L'une souffrait supposément d'un mal de tête carabiné, l'autre avait des cours à préparer pour le lendemain. Paul ne vit pas le regard méprisant que Marguerite lui jeta sous cape. Ce soir-là, elles s'acheminèrent lentement vers leur logement, bras dessus bras dessous, sans prononcer une parole, comme deux étrangères cherchant à se rapprocher. Deux jeunes femmes plus mûres et plus matures qu'elles n'auraient dû l'être à leur âge. Et, avec les années, de plus en plus différentes l'une de l'autre.

D'où venait donc ce cafard qui leur étreignait la poitrine et dont ni l'une ni l'autre n'osait parler ?

Joseph sortit en trombe de la chambre de Jesse. Dans l'effervescence de leurs ébats amoureux, il avait oublié que John avait promis de rentrer exceptionnellement tôt, ce jour-là. Le fait que le fils aîné de la famille Peel fréquente la fille du voisin l'arrangeait bien. Il savait pertinemment que ce garçon s'absentait tous les dimanches après l'office religieux, jusque tard dans la soirée, pour aller conter fleurette à sa *sweet love*. Il n'était pas question pour Joseph de provoquer un face-à-face avec celui qui avait tenté de le tuer à coups de fusil, quelques années auparavant, lors d'une partie de chasse.

Depuis un certain temps, Joseph s'était remis à fréquenter la veuve Peel. Autant que les pratiques charnelles, une présence féminine lui manquait. Il avait bien essayé d'approcher une ou deux clientes de l'hôtel en l'absence de leur mari, mais on l'avait vertement remis à sa place. Il faut dire que sa tenue dépenaillée et l'odeur d'alcool et de tabac qu'il dégageait le rendaient peu attirant. D'ailleurs, le propriétaire, monsieur Hinman, n'aurait certainement pas permis de tels manquements à la morale au sein de son personnel.

Jesse, quant à elle, lui avait gentiment ouvert sa porte et son lit après s'être débarrassée de son dernier amant. Bien sûr, les fantasmes d'autrefois n'existaient plus. Il n'était pas question que Jesse abandonne sa ferme pour suivre Joseph ou, qu'au contraire, Joseph s'y installe en tant que nouveau époux. On avait fait une croix sur ces rêves et on se contentait de quelques heures par semaine passées à la sauvette dans la chambre de Jesse, tout en empêchant «la famille» à l'aide de préservatifs taillés dans des vessies de mouton. Joseph avait retrouvé avec grand plaisir les appâts voluptueux de la belle veuve.

Ce genre de relation avait relâché les tensions et ramené une sorte de sérénité dans l'esprit troublé de l'homme. Une jolie femme le considérait comme un être désirable et acceptait de se donner à lui par simple plaisir. Il suffisait d'attendre le départ de John, d'envoyer le jeune Terry chez un copain pour quelques heures, et le tour était joué. Quant à Betty, elle avait l'habitude de passer ses dimanches après-midi de congé chez une amie.

En réalité, le seul problème provenait de John, maintenant héritier officiel de la ferme de son père et de son grand-père, avec obligation de prendre soin de sa mère jusqu'à sa mort. D'ici peu, si ses amours allaient bon train, il épouserait la jeune voisine de dix-sept ans qui viendrait alors vivre sous le toit de sa belle-mère. De toute évidence, Joseph Laurin n'y serait plus le bienvenu.

Si Marguerite l'avait su, elle aurait sans doute envié la future bru, non pas à cause de John, mais parce qu'elle aimait bien Jesse et se rappelait en soupirant les mois écoulés auprès d'elle dans cette ferme après leur départ de Grande-Baie. Si seulement son père avait pu se décider à la demander en mariage... Marguerite n'était pas au courant de la reprise de la liaison entre les deux amants. À vrai dire, depuis des mois, elle ignorait tout au sujet de Joseph et supposait qu'il était toujours vivant puisque personne ne l'avait avisée du contraire.

Joseph enfila ses bottes en vitesse et attrapa ses mitaines au vol. À peine prit-il le temps de répondre d'un signe de tête aux saluts et aux baisers que lui envoyait Jesse à travers la vitre givrée du salon. Il grimpa sur le traîneau et siffla le coup de départ au magnifique étalon noir emprunté sans permission à l'écurie de l'hôtel. Bah... Le couple propriétaire du cheval et de la carriole de grand luxe n'avait-il pas réservé une chambre et une stalle dans l'écurie pour toute la semaine ? Pourquoi ne pas laisser Titan se reposer et utiliser plutôt un équipage bourgeois pour se rendre à la ferme Peel ? Pourquoi une fois, une seule petite fois, s'imaginer qu'il était un homme riche, tenu au chaud sous une luxueuse couverture de fourrure dans une voiture de grand prix... Pour une fois, oublier sa condition misérable, oublier sa vieille picouille, son traîneau déboîté, son banc de bois râpeux et glacé. Pour une fois, éblouir sa maîtresse et, surtout, s'éblouir lui-même...

La fine neige qui avait commencé à tomber au cours de la matinée virait maintenant à la tempête et faisait disparaître les chemins, le ciel et la terre. En cette fin de mars 1884, les cheminots ne s'attendaient pas à recevoir une telle bordée et avaient déjà commencé à remiser les chasse-neige. À la fin de l'après-midi, entre chien et loup, la route défilant à travers les champs ne se distinguait presque plus à cause de la poudrerie. « Tant pis, pensa Joseph, ce cheval me semble assez fort pour ouvrir le chemin. » Il fit claquer son fouet pour activer la cadence.

— Allez, hue !

Dans sa hâte de quitter la ferme, il avait omis d'allumer les lanternes de la voiture, mais il se rassura en se disant qu'à ce rythme, il réussirait malgré tout à se rendre rapidement à Colebrook puis à North Stratford où se trouvait l'hôtel. Pour ce soir, il dormirait dans l'étable. Debout et bras tendus, il tenta de maintenir l'équilibre de la carriole qui ressemblait à un canot fendant les vagues.

C'est à un tournant de la route, au sommet d'une colline, qu'il crut distinguer une lueur qui venait directement sur lui. À l'approche de l'autre traîneau, il se mit à crier et tira de toutes ses forces sur les guides pour stopper le cheval, bien décidé toutefois à ne pas céder le chemin. La route, hélas, s'avéra trop étroite pour permettre le passage de deux attelages en même temps. Et il n'existait aucun espace balisé où l'un des deux traîneaux aurait pu se ranger pour laisser passer l'autre.

— *God damned! Get off the way, son of a bitch*<sup>1</sup>!

Joseph ne mit pas de temps à identifier la voix, cette voix arrogante et railleuse, reconnaissable entre toutes. Une voix qu'il détestait et souhaitait ne plus jamais entendre. John Peel. Que faisait-il sur la route de Colebrook, alors qu'il devait se trouver en visite chez sa blonde à l'autre bout de

village? Les deux hommes descendirent de leur traîneau et se toisèrent avec hostilité.

— *You're back again from my mother, you, big fat pig ? This time, you won't pass. Get off the way<sup>2</sup>!*

Le garçon s'empara de la courroie avec laquelle il menait son attelage et força les deux énormes chevaux de trait qui tiraient son berlot à foncer de plein front. L'étalon piaffa de frayeur mais Joseph n'eut pas le temps de réagir. Le jeune cheval affolé se cabra et bifurqua sur le côté pour finalement s'embourber dans le profond fossé, ce qui rompit les sangles et les harnais. Le traîneau ne mit qu'une fraction de seconde à basculer par-dessus le cheval. Joseph, sain et sauf, resta figé et bouche bée devant la catastrophe, n'en croyant pas ses yeux.

Dès que le passage fut libre, John s'empressa de remonter sur sa *sleigh* et de reprendre le contrôle des deux bêtes de somme qui continuèrent lentement leur chemin dans le tracé laissé par la carriole de Joseph.

— *Have a nice trip, my dear<sup>3</sup>!*

Joseph entendit longtemps retentir dans ses oreilles le rire du garçon à travers le son des grelots même après qu'il eut disparu dans le tournant. Il serra les dents. Un jour, il le tuerait de ses propres mains, celui-là. Ce morveux, ce fumier, ce maudit verrat ! Pour le moment, il avait à se dépêtrer. Il lui fallait absolument tirer d'abord le cheval du fossé. Mais comment soulever seul un traîneau de cinq cents livres ? Il n'en avait évidemment pas la force. Énervée, la bête s'agitait, hennissait, ruait. C'est alors que dans la pénombre, Joseph vit l'angle bizarre que prenaient les deux pattes de devant. D'une toute évidence, elles étaient brisées, rompues. Inutilisables. Un animal fini.

« Me voilà dans de beaux draps, songea-t-il, désespéré. Dieu du ciel, que vais-je faire ? » Il ne lui restait qu'une solution : se rendre à pied à Colebrook, quelques milles plus loin, pour demander de l'aide. Mais à qui ? Certainement pas au docteur Lewis. Personne ne connaissait sa liaison avec Jess et il n'avait surtout pas envie qu'Angelina devine l'objet de sa promenade sur la route de la ferme Peabody par un temps pareil. Non, il ferait mieux de frapper à la première maison rencontrée sur son chemin. Il ne pouvait tout de même pas laisser cette bête mourir au fond d'un fossé, les pattes cassées et le traîneau renversé sur le dos. Surtout que ni le traîneau ni le cheval ne lui appartenaient.

Il fonça contre le vent en direction du village. Les flocons lui fouettaient le visage et s'infiltraient partout, dans ses cheveux et sa barbe, à l'intérieur des manches et du col de sa pelisse. Il avait beau essayer de suivre les traces laissées par l'équipage de John, il y voyait à peine. L'obscurité devenait totale. Il se sentit perdu et se mit à avancer à tâtons en se traînant les pieds comme un somnambule propulsé contre vents et marées sur un océan de noirceur. Il avança ainsi pendant un long moment haletant, hébété, l'esprit vide.

Soudain, il se retourna d'un bloc avec la nette impression d'être suivi. En effet, un énorme chien blanc marchait derrière lui, à quelques pieds de distance, avec d'étranges yeux de braise. Des yeux rouges dont s'échappaient des nuées de flammèches qui se jetaient sur lui comme des feux follets.

Effrayé, il accéléra le pas.

---

— Fiche-moi la paix, Rébecca! Va-t'en!

En pénétrant dans Colebrook, deux heures plus tard, Joseph Laurin n'avait qu'une idée en tête : s'engouffrer dans l'unique saloon du village pour se réchauffer et se reconforter. Trouvant l'établissement fermé, il n'hésita pas une seconde à briser une vitre à l'arrière à grands coups de pierre, puis à s'y introduire furtivement.

On le retrouva ivre-mort, le lendemain matin, sur le plancher du saloon. De nombreuses bouteilles jonchaient le sol autour de lui. On eut beau le questionner, son langage restait incohérent. Une âme charitable eut pitié de lui et le ramena gentiment chez lui, dans sa cabane de bois rond du rang de Dixville. Il n'en eut même pas conscience.

Pas plus qu'il ne remarqua la luminosité incandescente de l'air propre aux lendemains de tempête.



- [\*\*Classical Hindu Erotology: The Kama Sutra of Vatsyayana here\*\*](#)
- [Nova Swing \(Light, Book 2\) pdf](#)
- [The New Annotated Sherlock Holmes, Volume 1: The Adventures of Sherlock Holmes & The Memoirs of Sherlock Holmes book](#)
- [download Extreme Costume Makeup: 25 Creepy & Cool Step-by-Step Demos](#)
- [click The Well-Educated Mind: A Guide to the Classical Education You Never Had](#)
  
- <http://conexdx.com/library/Classical-Hindu-Erotology--The-Kama-Sutra-of-Vatsyayana.pdf>
- <http://bestarthritiscare.com/library/Polyphenols--wine-and-health---proceedings-of-the-Phytochemical-Society-of-Europe--Bordeaux--France--14th-16th->
- <http://schroff.de/books/A-Thousand-Sighs--A-Thousand-Revolts--Journeys-in-Kurdistan.pdf>
- <http://www.celebritychat.in/?ebooks/Alligators--Old-Mink-and-New-Money--One-Woman-s-Adventures-in-Vintage-Clothing.pdf>
- <http://flog.co.id/library/The-Jack-Vance-Treasury.pdf>